

Lé dou froumodzo

Autor(en): **D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 15

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et voilà comment La Côte a été dotée de ce malheureux petit mot qui s'y est multiplié à l'infini, avec une audace incroyable au grand désespoir de messieurs les instituteurs.

Lé dou froumodzo.

Jé étà tot ébahi quand ié llièsu dein lo *Conteux* la galez'histoire dé dou verros dé vin. Cein m'a fé ras-sovenir que lo mîmo Monsu l'avai dué sorté dé froumadzo : dau Gruyère et déla tomma.

Ne saillesai lo premi que dans lé granté occasions, à la vesita do Préfé, vo sédé porquié, et quand la Coumechon dé zécoulé avai fé sa tornaie dé la St.-Martin. — Po la tomma, létai maulési d'ein trovà dé la pllie crouïe.

On dzo, on païsan lei aminé dei truffé, dei ballé cra-paudé, groché coumeint lé dou poings et trèsé per lo sé. — Lo païsan avai fé bouna mesera, lo menistre l'étai tot dzoïau.

S'ein va à l'otau et dese dinse à sa serventa : Atiuta Fanchetta, quand lo tzerroton vindra, te lei bailléri dau pan et dé la tomma avoué on verro dé vin.

Lé bon ; quand lé truffé furant à la cave, Samuïé sé lavé lé man, sé pâné lé pi et l'eintra po tzertzi s'n'ardzein.

La Fanchette qu'étaï onna bouna fenna, que n'avai jamais étà mariaïe, lei baill'onna chaula, et l'apporté lo pan et la botollie ; mà coumeint n'avai pas zu lo temps dé copa dé la tomma, l'apporté lo Gruyère.

Binstou lo menistre arrevé et trauve noutron païsan que medzivé coumeint on n'affamà.

— Eh ! qu'as-tou fé, ma pouira Fanchette, t'a bailli lo Gruyère ; vouaite va quien boccons l'ein copé ; lé onna vergogne !

S'approuzté allò dau tzerroton et lei dese dinse :

— Accutadé, Samuïé, ne medzidé pas tant de ellia tomma ; le copé la parole.

— Ah ! Monsu lo menistre, que su binirau dé lo savai ; ie vu preindré lo resto dein sta gazetta, po lo bailli à ma fenna qué onna barjaca dé la mézance.

D.

Humble reine.

(Ballade).

Par le sentier qui vient de la forêt, Berthe chevau-chait toute seule.

Sa blanche haquenée, fière d'un si joli fardeau, et les rênes sur sa souple encolure, ne s'apercevait point de ce poids si léger.

Berthe était vêtue simplement, — quoiqu'elle fut riche et suzeraine, — car elle se faisait humble pour secourir les affligés.

Maint preux ou châtelain s'était soumis à sa régence, et « bonne reine » l'appelait ; petite main, tendre

regard, doux visage, avaient été plus forts que vaillance et bravoure.

Dans la chaumière, chacun la bénissait, et on l'avait surnommée : *l'humble reine*.

Tout en marchant, elle chantait, elle chantait une ronde, qu'en sa présence le ménestrel du village avait souventes fois répétée.

Et faisait tourner ses fuseaux, car sa quenouille ne la quittait jamais.

Tandis que Berthe était sortie de l'ombreuse ramée, le sommet seul des plus hauts chênes était pourpré.

C'était à l'heure où le soleil se couche.

Et comme, dans le lointain, les sons de l'*Angelus* s'unissaient déjà à la symphonie nocturne des grillons et des cigales, et que le pâtre ramenait ses troupeaux à la crèche.

Elle arriva devant une mesure au seuil de laquelle une pauvre vieille, pleurant amèrement, filait le lin domestique.

La voyant ainsi desolée, la bonne reine s'enquit du sujet de ses larmes.

Or, apprenant qu'elle était seule et souffrait de la disette.

Depuis que son fils tant aimé, contraint par le seigneur, avait dû marcher à l'encontre des Sarrasins qui ravageaient le pays ;

Car du haut des donjons, la trompe de guerre avait retenti, appelant au combat les féaux serviteurs,

Qui tous étaient partis, implorant Dieu de les délivrer des infidèles ;

Berthe comprit la douleur de la veuve, puisqu'elle aussi avait un fils.

Elle la consola et, dans son cœur, suppliant l'Eternel de lui venir en aide, elle la bénit ;

Et, tirant un riche missel et un marc d'argent de sa malette de velours, pendue à sa ceinture, elle lui en fit présent.

Puis, lui ayant donné sa main, — que la pauvre femme baisa tendrement, — elle se remit en route, et s'en vint bientôt à son château domanial.

Or, en ce temps-là les bienfaits ne restaient point cachés.

Quand, sain et sauf, le fils de la veuve fut de retour en son logis, et que la prospérité fut revenue avec lui,

Les bonnes gens des hameaux racontaient l'action de Berthe, — leur ange gardien.

Comme au manoir l'on eût appris le fait, les damoiselles d'honneur, magnifiquement parées, descendirent un jour à la grande salle pavée, faire leur cour à Berthe.

Et chacune, dans l'espoir d'une récompense, tenait une quenouille en ses mains.

Mais la reine, leur reprochant d'un regard triste et doux à la fois, cette méchante action, ajouta seulement :

« Ainsi que Jacob, la pauvre femme s'en est allée » bénie, car la première elle est venue à moi. »